

Zeitschrift: L'Hôtâ
Herausgeber: Association de sauvegarde du patrimoine rural jurassien
Band: 16 (1992)

Artikel: Marché-Concours de Saignelégier : comment les jeunes campagnards ont amené la commission à organiser une course de chevaux pour eux
Autor: Froidevaux, Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1064337>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 05.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

COMMENT LES JEUNES CAMPAGNARDS ONT AMENÉ LA COMMISSION À ORGANISER UNE COURSE DE CHEVAUX POUR EUX

C'était le dimanche 12 août 1934. J'avais 14 ans et j'étais un de ces heureux petits campagnards qui ont pris le départ de la première course de chevaux montés à cru.

Cette course n'a pas été inventée par M. A. Grimaître, le distingué président du Marché-Concours des années 30. Il a eu le grand mérite de l'avoir autorisée et doit en être remercié; elle n'est pas davantage le résultat de savantes réflexions sur l'intérêt touristique d'une telle démonstration comme aurait pu l'imaginer la Commission des courses. Non, cette course est le fruit de l'amour des jeunes campagnards pour leur chevaux, mais aussi et surtout l'amour des chevaux pour leurs jeunes compagnons.

Les acteurs

A cette époque, j'habitais Delémont. J'étais un élève du progymnase et, en été, nous avions six semaines de vacances que je passais régulièrement à Saignelégier chez ma cousine, Madame Régina Quenet. Elle était propriétaire d'un important ensemble immobilier au fond de la place du Marché (actuellement place du 23-Juin). Sur le domaine il y avait une ferme de trois logements, une boucherie, l'abattoir pour le gros et le petit bétail et en bordure de la voie du chemin de fer une petite maison louée à une famille



Saignelégier, place de la Réunion. Au centre, la ferme de ma cousine, Mme Régina Quenet; à gauche l'abattoir; à droite le pont de grange. Au rez on y voit la boucherie et l'appartement où habitait M. Trachsel; à l'étage, les appartements de mes cousines et sous le toit, les chambres des employés de la boucherie et de la ferme. Ces bâtiments ont été démolis en 1973 et remplacés par le Centre Coop.

d'horlogers. Ces bâtiments ont été démolis en 1974 et remplacés par le supermarché Coop. La ferme était tenue par mon cousin Auguste Quenet, la boucherie et l'abattoir par Monsieur Trachsel. Je cite ces personnes parce qu'elles étaient influentes dans le village de Saignelégier; Monsieur Trachsel était le président de la Commission des courses du Marché-Concours, tandis que mon cousin et son beau-frère M. Queloz de Saint-Brais étaient membres du Comité de réception des invités, des rôles qui leur con-

venaient fort bien; M. Queloz était député au Grand Conseil bernois et M. Quenet, en sa qualité de maquignon, entretenait des contacts privilégiés avec les personnalités suisses intéressées à l'élevage des chevaux.

Retrouvaille des cousins et des chevaux

Sitôt arrivé à Saignelégier pour y passer mes vacances, il y avait l'inévitable

protocole d'entrée à respecter. Bien que je fus toujours chaleureusement accueilli, je n'aimais pas cette formalité ; je craignais ne pas être à la hauteur des recommandations reçues de mes parents : il fallait saluer avec aisance les personnes présentes sans omettre le petit compliment qui leur revenait, ne pas embrasser les garçons et les filles de mon âge, prolonger la cérémonie d'accueil par d'interminables conversations sur l'état de santé des parents ; puis venaient les questions embarrassantes auxquelles je n'aimais pas répondre. Bref le temps consacré à la réception du vacancier que j'étais me paraissait long et ennuyeux ; j'avais la tête ailleurs, elle était à l'écurie des chevaux où, sitôt libéré, je courais les voir. Je retrouvais « La Paulette », la plus âgée des juments, un cheval docile et de toute confiance, « Le Monaco », un hongre surnommé le « Picre » dans les moments où il s'écartait des convenances équestres et faisait des pitreries ; il y avait parfois une ou deux autres juments dont j'ai oublié les noms. Tous ces chevaux étaient de race Franches-Montagnes sauf le Monaco qui était le cheval militaire de mon cousin, dragon dans l'armée. J'aimais l'écurie des chevaux ; j'y passais beaucoup de temps. En entrant, je les appelais par leurs noms ; je voyais leurs têtes se lever par-dessus les boxes et les oreilles se tendre en avant ; chaque cheval recevait son compte de caresses et sa part de compliments rappelant les événements

vécus ensemble lors des précédentes vacances. Les chevaux n'étaient pas indifférents à ces retrouvailles et chacun d'eux y répondait à sa manière : La Paulette me pressait contre les planches de son boxe pour dégager son poulain et me le présenter ; l'autre jument, qui ne poulinait pas toutes les années, acquiesçait par de vaillants coups de tête sur mon bras ; quant au Monaco que je trouvais souvent attaché trop court, il donnait son satisfecit par quelques coups de sa longue queue. Le Monaco était mon cheval préféré, mais nous avions de la peine à échanger les sentiments que nous ressentions l'un pour l'autre ; nous étions plus souvent complices qu'amis. Monsieur Monaco était Irlandais et avait une glorieuse carrière militaire derrière lui ; moi je n'étais qu'un Suisse originaire du Bémont ; pour le Monaco je ne représentais rien, si... une totale inexpérience en matière d'attelage qui était pour lui un prétexte constant à faire le pitre, ce qui mettait Albert en colère.

Albert « le chef »

Albert c'était le domestique de mon cousin ; il dormait dans une chambre mansardée, juste au-dessus de la mienne et chaque matin, peu après 5 heures, il me réveillait en enfilant ses chaussures

cloutées. Il était l'ouvrier responsable des activités de la ferme. Chaque soir, avant la prière, mes cousins lui donnaient des instructions pour organiser le travail du lendemain ; j'écoutais avec intérêt cette donnée d'ordres, mais je n'ai jamais osé leur dire qu'ils oublièrent la sieste d'Albert sur les sacs d'avoine, les pauses au fond de la grange où je le trouvais endormi avec une bouteille de rouge renversée à ses côtés. Dans le programme manquaient aussi les interminables bavardages avec les voisins sur le pont de grange. Albert a été pour Saignelégier le plus typé des domestiques ; il en a aussi été un des derniers.

Tout au long de l'année, Albert travaillait seul ; il cumulait les rôles de chef et de domestique. Lorsque je venais en vacances, c'était pour lui l'occasion d'une promotion sociale : moi j'étais le domestique, lui le chef et pour bien asseoir cette hiérarchie, il m'appelait « Pira ». Il était fier d'avoir un employé à commander ; d'accord, mais j'étais tout de même le cousin de son patron et de temps à autre je le lui rappelais. Assez vite, j'ai compris que je pouvais exploiter cette ambiguïté à mon avantage ; il y avait là une opportunité à saisir qui pouvait satisfaire mes ambitions et la vanité d'Albert. Monerland n'avait-il pas dit : on peut faire faire tout à la plupart des hommes en les prenant par la vanité ; Albert était de ceux-ci.

Chantage et marchandage pour accéder aux chevaux

Lui, le chef, m'imposait les tâches ingrates : ramasser les œufs. Les poules de mes cousins étaient d'une telle indisciplinisme qu'elles pondaient partout, dans la grange, dans les écuries, au jardin potager. Albert m'obligeait à donner le lait aux veaux ; il s'agissait de tenir le seau à lait entre les genoux, de prendre la tétine en caoutchouc de la main gauche et de l'enfiler dans la gueule du veau ; de la main droite je m'appuyais contre l'encolure du veau qui, fou de joie, était prêt à

mettre les pieds dans le baquet ; après une demi-heure de telles crispations, les veaux étaient nourris et moi épuisé. Je devais aussi empiler le bois de feu pour qu'il sèche, mais à cause d'un savoir-faire insuffisant les piles s'effondraient avant la fin des vacances. Les commissions, je les faisais avec plaisir ; c'était l'occasion de rencontrer des jeunes de mon âge et de prendre des rendez-vous. Je répugnais à chercher les vaches au pâturage ; je n'ai jamais compris pourquoi le matin elles rentraient seules pour la traite et pourquoi le soir il fallait les chercher à coups de bâton.



Marché-Concours 1933. Mon cousin Auguste Quenet coiffé d'un canotier mis à la mode par Maurice Chevalier, présente le premier attelage de poulains. Le Piera, 13 ans, est debout à côté de Maurice Monnat, le conducteur de l'attelage.

Chercher les vaches ? D'accord Albert, mais en échange aussi les chevaux. Donner à boire aux veaux ? Oui, mais en contre-partie, c'est moi «le Pira» qui donne l'avoine aux chevaux. Empiler le bois ? o.k., mais c'est moi qui conduit les attelages. J'ai pratiqué ces marchandages et d'autres encore presque sans raté. Du côté d'Albert, il y avait peu de résistance ; il avait compris que pour être lui, le chef, et moi, le domestique, c'était le prix à payer. La résistance venait de mes cousines et cousins ; ils ne voyaient pas d'un bon œil que je m'occupe des chevaux et des attelages. Les chevaux apportaient une aide beaucoup trop précieuse aux durs travaux des champs et des forêts pour les confier à l'apprenti paysan dont ils me gratifiaient ; bien entendu, j'étais persuadé du contraire et je cherchais une occasion pour le démontrer.

Albert perd de son prestige

Un jour, vers la fin de l'après-midi, Albert était parti seul chercher les chevaux au pâturage pour les garder à l'écurie pendant la nuit ; il avait prévu faucher de l'herbe très tôt le lendemain et... surprise ! après plus d'une heure, il rentre sans les chevaux. Pas fier l'Albert ! Il avait l'air penaud lorsqu'il a avoué que tout le troupeau le fuyait au fur et à mesure qu'il s'en approchait. Laquelle des juments avait-elle donné l'ordre de ne pas se lais-

ser approcher par Albert ? Cette jument, je l'aurais embrassée ! Après le repas du soir et avec l'autorisation de mes cousins, je suis parti accompagné de mes copains de Saignelégier chercher nos trois chevaux. J'avais glissé dans ma poche du sucre, des carottes, dans mon mouchoir de l'avoine. Nous avons trouvé le troupeau dans le pâturage très en dessus du cimetière. Selon une tactique bien mise au point par mes petits amis, nous avons appelé les chevaux par leurs noms ; nous avançons en ordre dispersé, les licols enfouis sous nos vestes, dans le but de cacher aux chevaux nos intentions ; nous nous sommes assis sur une souche pour les regarder brouter ; nous avons caressé les poulains qui nous connaissaient fort bien. A la nuit tombante, nous avons offert aux juments le sucre, les carottes et l'avoine ; pour nous remercier, ou pour s'excuser d'avoir si mal reçu l'Albert quelques heures auparavant, elles nous ont donné quelques bons coups de tête sur les épaules. Sans offrir de résistance, nous avons pu leur enfiler les licols et les rentrer à la maison ; même le Monaco et son compagnon de service militaire « Le Goudron » nous ont suivis. Bien entendu, Albert nous attendait sur le pont de grange ; nous étions fiers ; lui embarrassé, il venait de comprendre qu'entre les gamins et les chevaux passait un langage plus performant que celui du bâton et des hurlements. Ce soir-là, je me suis couché, heureux, je venais de gagner une

bataille. Dès le lendemain, d'autorité, je me suis occupé de l'attelage des juments.

Comment grignoter les interdits

A Saignelégier, je connaissais de nombreux amis qui avaient de bien meilleures connaissances des chevaux que moi ; tous étaient de bons cavaliers ; pour eux les vacances se passaient à la maison avec l'inconvénient d'avoir les parents comme surveillants ; moi j'étais très libre ; j'avais Albert comme chef, mais chaque jour il perdait une parcelle de son autorité. Quand on vit avec des chevaux, comment ne pas succomber à la tentation de les monter et de galoper dans les pâturages qui, à l'époque, n'avaient pas de clôture ; des rêves de Western !

Mais voilà, le cheval n'est pas un jouet, les parents le répétaient à longueur de journée ; nous étions sûrs du contraire ; les chevaux sont joueurs. Pas facile d'échapper à la surveillance de tout un village, d'aller au-delà de ce qui est autorisé et de grignoter dans les interdits. Je reconnais que la détermination des parents se justifiait, car tous mes amis, ou presque portaient des cicatrices de coups reçus par des chevaux, des chars ou des machines. La prudence était donc de mise et avec raison, rarement transgressée ; pourtant, chaque jour avec un peu plus d'habileté nous repoussions la limite de ces interdits.

... On rentre à cheval des pâturages sans surveillance

Un jour, nous, « les gamins » avons décidé d'aller chercher nos chevaux ensemble et de les ramener ensemble. Au début nous sommes rentrés à pied comme le voulait la tradition, en tenant nos chevaux par le licol ; à cela il n'y eut rien à redire. Plus tard, nous avons osé revenir des pâturages sur le dos des juments, sans être accompagnés d'une grande personne, nous avions entre 12 et 14 ans ; c'était déjà transgresser des habitudes bien établies. Nous avons été vus, mais pas de remontrances ni des parents, ni d'Albert ; c'était un acquis. Un jour en fin d'après-midi, poursuivis par l'orage et tirant derrière nous un troupeau de chevaux, nous sommes arrivés à Saignelégier dans un train d'enfer, trotant ou galopant jusque devant les écuries. Alors là ? Ça a fait mal ! Les Vermeille, les Goudron, les Jolidon, les Aubry et d'autres encore, ont grondé. L'Albert n'a pas donné de la voix ; devant mes cousins et M. Trachsel, il aurait même pris notre défense. Heureusement, il n'y avait eu aucun accident.

Nous en avons déduit que, de toute évidence, la limite des interdits avait été franchie. Pour nous donner bonne conscience, nous avons accusé les juments, qui dans leur fougue, nous ont embarqués dans une démonstration à mettre le village sur pied de guerre.

Comment nous avons galopé dans les pâturages

Nous ne voulions plus être surpris en flagrant délit de désobéissance, mais nous restions tentés de poursuivre nos galopades. Dès lors, la prudence était de rigueur ; pour y parvenir il fallait changer de stratégie et éviter les sanctions qui auraient pu nous priver de ces escapades. A l'avenir on continuerait d'aller chercher les chevaux ensemble, le retour se ferait à pied, et on monterait les chevaux au trot et au galop dans les pâturages en dehors du regard des gens. Nous avions repéré les meilleures parcelles pour ces exercices : Sous-la-Neuvevie, Vers-les-Roys, Les Cerlatez, Le Haut du Bémont. Au début tout n'a pas été facile ; les chevaux ne comprenaient pas à quel jeu on les déroutait. Mais dans nos plans stratégiques, nous avons oublié que pour les conduire, nous n'avions ni bride, ni mors, mais seulement le licol. Avec si peu de moyen comment détourner les chevaux du chemin qui les conduisait à l'écurie ?

Il fallait davantage de ruse que de technique d'équitation. Avec des mots on accélérât et on ralentissait les allures ; la voix servait aussi à rassurer le cheval ; par des pressions avec les mains sur l'encolure, on donnait les changements de direction ; nos jambes étaient trop courtes et trop faibles pour donner des indications à nos juments. Plus tard à l'Ecole d'offi-



Au centre de la photo, le Monaco et tout à droite mon cousin Auguste Quenet à l'école de caporal.

ciers, j'ai appris à monter et à conduire un cheval ; j'ai alors compris qu'à 14 ans, dans les pâturages de Saignelégier, ce n'était pas moi qui conduisait le cheval, mais bien le cheval qui me conduisait pour son plaisir et le mien. Ces chevaux des Franches-Montagnes, nous les sentions plein d'attention à notre égard ; c'était réciproque ; il savaient éviter les branches tout en frôlant les sapins, les pierres qui affleuraient, les racines des souches, les flaques d'eau ; ils adaptaient les allures au terrain ; l'envie de nous « embarquer » ne leur a pas manqué, mais ils ne sont jamais allés jusqu'au bout de leurs intentions. Installés sur leurs dos, sans selles, sans étriers, sans

bride et sans mors, agrippés à leurs crinières, nous étions dans une position de choix pour tomber ; et bien non, on trot-tait, on galopait, le cheval s'arrangeait pour nous garder sur son dos ; admirables ces bêtes !

Comment nos chevaux improvisent une course

Lorsque des jeunes exercent ensemble leurs talents, l'envie de se surpasser est grande ; il en va de même pour les chevaux qui ont un sens inné de la compétition. Un jour, arrivant sur nos chevaux devant la ciblerie (l'actuel emplacement du Centre de loisirs), nous avions décidé de traverser la place du Marché-Concours à cheval et non plus à pied ; nous étions rassemblés ; tout à coup un cheval part au galop, puis deux, puis trois et tout le troupeau traverse la place à fond de train ; arrivés devant la halle-cantine, nous nous trouvons nez à nez avec quelques paysans et M. Trachsel, le président de la Commission des courses du Marché-Concours. Pris une nouvelle fois en flagrant délit d'infraction aux promesses données, nous sommes descendus de nos chevaux ; il s'établit un silence glacial ; nous étions prêts à écouter les remontrances que nous méritions. Et bien non ; l'affaire a passé sans éclat ; nous avons même eu l'impression que ces messieurs avaient été agréablement surpris par no-

tre démonstration ! Rentré chez moi, j'ai raconté à Albert ce qui nous était arrivé et cette course davantage improvisée par les chevaux que par leurs cavaliers. Albert n'a rien dit ; aucun cheval n'avait perdu l'un ou l'autre de ses fers. Le lendemain, grande surprise : M. Trachsel m'interpelle devant sa boucherie : « Pira, la commission a décidé de faire courir les gamins de ton âge avec leurs chevaux au Marché-Concours ; dis-le à tes copains. » J'en étais ébahi. Notre plaisir et celui des chevaux consistait à galoper dans les pâtures, librement, sans compétition, et maintenant on nous offrait une course, une vraie course avec du vrai public pour juger notre savoir-faire. Quel cadeau ! Nous n'en demandions pas autant. La nouvelle a vite fait le tour du village ; à midi mon cousin a confirmé que la commission avait décidé d'ajouter au programme une course pour jeunes paysans et paysannes de 12 à 18 ans en costumes régionaux. Le samedi 4 août, soit sept jours avant l'ouverture du Marché-Concours, *Le Franc-Montagnard* écrivait :

« Cette année les courses accentueront leur caractère rustique qui plaît tant à nos visiteurs des villes suisses, de Bâle en particulier. En effet une course dotée de prix intéressants est réservée aux jeunes paysans, fils ou filles d'éleveurs qui monteront des chevaux du pays et arboreront fièrement un costume caractéristique. Allez-y crânement jeunes gens et jeunes

filles ; annoncez-vous au comité des courses et courez votre chance ! »

Voilà pour l'annonce officielle. M. Trachsel habitant la ferme de ma cousine, je n'ai pas eu à m'inscrire.

Les préparatifs à la course

Il restait peu de jours pour nous préparer, à peine une semaine, en réalité si peu qu'il n'y a pas eu d'entraînement. Les travaux courants de la ferme prévoyaient l'engagement des chevaux et Albert ne voyait pas la nécessité de m'exercer au-delà de ce que je faisais normalement.

A cette époque, mon cousin avait à l'écurie deux juments et son cheval militaire. Pour cette course, il s'agissait d'obtenir la bonne monture. D'emblée, on m'a refusé la plus âgée des juments, La Paulette, celle que je préférais ; elle avait un poulain et portait pour le printemps ; Albert a ajouté qu'elle ne pourrait pas tenir deux tours de piste au galop. Je n'aimais pas Finette, la plus jeune des juments ; elle avait un trot court ; au galop, elle changeait de main devant chaque obstacle, si petit fût-il. Ce n'était pas pour me faire tomber, j'avais confiance en elle ; elle ne savait tout simplement pas galoper. Il restait le Monaco, le cheval militaire de mon cousin. Ce n'était pas un cheval du pays, mais M. Trachsel a donné son accord. Le Monaco était haut, (maigre) et avait 18 ans d'âge ; monté à cru, son garrot me fendait les fesses. Al-

bert a décidé que je ferais la course avec Monaco. Un soir ou l'autre, pendant la traite des vaches, j'ai reçu l'autorisation de le brider et d'aller gambader dans le secteur des courses du Marché-Concours. Un après-midi, le jeudi avant la course, M. Trachsel avait réuni les candidats, pour une répétition générale et nous donner des instructions :

Il y aura un classement pour la forme ; les prix annoncés ne seront pas distribués ; vous recevrez chacun une enveloppe contenant cinq francs et des billets de carrousel. Mettez des chaussettes courtes, un pull ou mieux une blouse campagnarde et un bonnet sur la tête. Soyez au paddock vers les 14 heures.

Ce jour-là, nous étions probablement une bonne douzaine de jeunes à participer à la répétition générale qui n'a pas été une réussite ; les responsables ont dû certainement douter de leur géniale idée. Le départ en ligne a été raté ; autour de la piste il n'y avait pas de corde, de sorte qu'après quelques minutes de course il y avait des chevaux partout, sauf sur la piste ; deux cavaliers étaient tombés laissant leurs chevaux se sauver, l'un à travers les prés en direction de Muriaux après avoir sauté des barrières, l'autre vers Saignelégier ; tout cela ressemblait davantage à une déroute qu'à une course organisée ; le spectacle n'a pas découragé les initiateurs. La course étant annoncée, M. Trachsel l'a maintenue et nous a donné rendez-vous au dimanche après-midi.

Ce récit est aussi celui de tous les jeunes

L'histoire que je vous raconte n'est pas seulement la mienne; elle est aussi celle des enfants des villages et des métairies qui ont connu des expériences semblables avec probablement des scénarios plus passionnels que les miens. J'aimerais les réunir et les écouter au coin du feu pour apprendre comment ils ont pu rendre compatible le devoir familial avec l'amour de leurs chevaux. Dans mon récit, ils doivent être nombreux à se reconnaître. La différence vient du hasard qui a voulu que je me trouve parmi les décideurs du Marché-Concours et que ceux-ci ont su exploiter au profit de cette grande manifestation ce que chevaux et enfants complotaient depuis fort longtemps et complotent encore dans nos villages et nos fermes.

Doper les chevaux ?

Lors de la répétition j'ai entendu des cavaliers parler du dopage des chevaux; j'ignorais tout de ces techniques. J'ai consulté Albert, mon chef; il a admis que le sucre, les biscuits, les œufs, le vin rouge étaient des excitants. Lui-même utilisant l'alcool pour se motiver et stimuler ses forces, il a proposé de donner au Monaco un gros bol d'avoine arrosé

de «pomme»; la pomme, je devais la trouver chez ma cousine. Après une difficile plaidoirie, j'ai obtenu gain de cause et nous avions la matière première nécessaire pour faire la potion magique, celle qui devait conduire mon cheval à la victoire.

La première course : dimanche 12 août 1934

Au programme du Marché-Concours de 1934, trois nouvelles courses sont venues s'ajouter à celles des années précédentes :

- Parcours de chasse (nouveau)
- Voiture à quatre roues
- Course campagnarde
- **Course pour jeunes paysans et paysannes de 12 à 18 ans en costumes régionaux (nouveau)**
- Course au trot attelé ou monté
- Course militaire pour soldats
- Course pour sous-officiers (nouveau)
- Course pour officiers.

Malgré un temps maussade, le Comité attendait 7000 à 8000 visiteurs et 500 automobiles; il avait invité le Syndicat chevalin de Vérone qui commerçait avec les éleveurs des Franches-Montagnes. Chez mes cousins, c'était le branle-bas de com-



Filles et garçons montent «à cru». Photo Pierre Froidevaux. Marché-Concours, 1982.

bat. Comme chaque année, il s'agissait de recevoir un plus grand nombre de personnes qu'il y avait de place à table. Après quelques essais, la maîtresse de maison avait trouvé une solution à la quadrature du cercle et comme par enchantement chacun avait une place et un couvert. Les enfants des invités, Albert et moi, nous étions à la cuisine; là nous pouvions causer, ce qui n'était pas autorisé en présence des parents et des grandes personnes. Tout à coup, pendant le repas, arrive ma cousine Alice affolée et paniquée: Albert! Albert! Allez vers les poules, je ne sais pas ce qu'elles ont, elles chancellent, elles tombent. Sortis de table nous avons trouvé ces braves volatiles sur le pont de grange déambulant comme des ivrognes: cognant des obstacles, trébuchant, s'appuyant sur leurs ailes comme sur des béquilles, elles toisaient l'accès de l'écurie. Très vite, Albert a compris qu'elles avaient mangé l'avoine qui trempait dans l'alcool depuis la fin de la messe pour doper le Monaco. Les poules en ayant pris la grande part, le cheval a reçu le reste. C'était mieux ainsi; mon ange-gardien avait veillé à une juste distribution de la drogue: assez au Monaco pour qu'il fasse une bonne course, assez aux poules pour qu'elles pondent des œufs pré-conditionnés à la pâtisserie de mes cousines.

Je pense qu'il faut remonter à la dernière inspection militaire de mon cousin pour trouver le Monaco aussi bichonné



Complices après l'effort. Photo Fernand Perret, La Chaux-de-Fonds, «Les Franches-Montagnes à cœur ouvert».

qu'en ce jour du 31^e Marché-Concours. Je l'avais douché, lavé, brossé, peigné; ses sabots étaient cirés, le maréchal-ferrier avait vérifié les fers; il était beau et avait fière allure. Nous sommes arrivés à l'heure au paddock; Albert m'avait accompagné. Là, j'ai retrouvé mes compagnons, mais aussi de nombreux inconnus. Je sentais la tension monter, personne ne parlait, les chevaux s'impatientsaient, chacun se concentrait; nous n'étions plus des amis, mais des concurrents. Le moment de la course venu, les commissaires nous ont mis sur deux lignes; nous étions une bonne douzaine de jeunes à nous mettre sous les ordres du starter; l'excitation était à son comble. Je

me trouvais du côté de la corde extérieure de la piste, au pied de la tour du jury. Le départ a été donné par une cloche placée juste en dessus de mon cheval; il y a eu alors une bousculade généralisée; mon cheval s'est dressé, je lui tenais la bride trop courte; il est retombé là où il y avait de la place et je me suis trouvé seul, en position inverse à celle de la course; ce n'était pas possible de mieux rater le départ! Bien entendu j'avais pris du retard, mais après le deuxième tour de piste qui était aussi le dernier je n'étais plus en queue du peloton (la piste était beaucoup plus courte qu'aujourd'hui).

Je garde le souvenir d'un parcours qui n'en finissait pas: j'avais lâché la bride de mon cheval lui laissant la maîtrise des allures; je l'encourageais davantage pour me donner confiance que pour l'engager à aller plus vite. Dans ma petite tête la peur alternait avec l'audace, la joie avec l'angoisse. Pendant les quelques minutes de course j'ai certainement fait une consommation d'adrénaline supérieure à celle de toutes mes vacances. Ce qui se passait dans cette course ne ressemblait en rien à nos agréables galopades dans les pâturages; les chevaux étaient déchaînés. *Le Franc-Montagnard* relate l'événement de la manière suivante:

« Le petit Montavon, déjà fort applaudi le matin lors de la présentation des étalons, fut le favori du public par son cran et son courage juvénile. **La course des jeunes, une innovation à retenir** et la

course pour voiturettes furent très disputées ; il y eut quelques chutes sans gravité. »

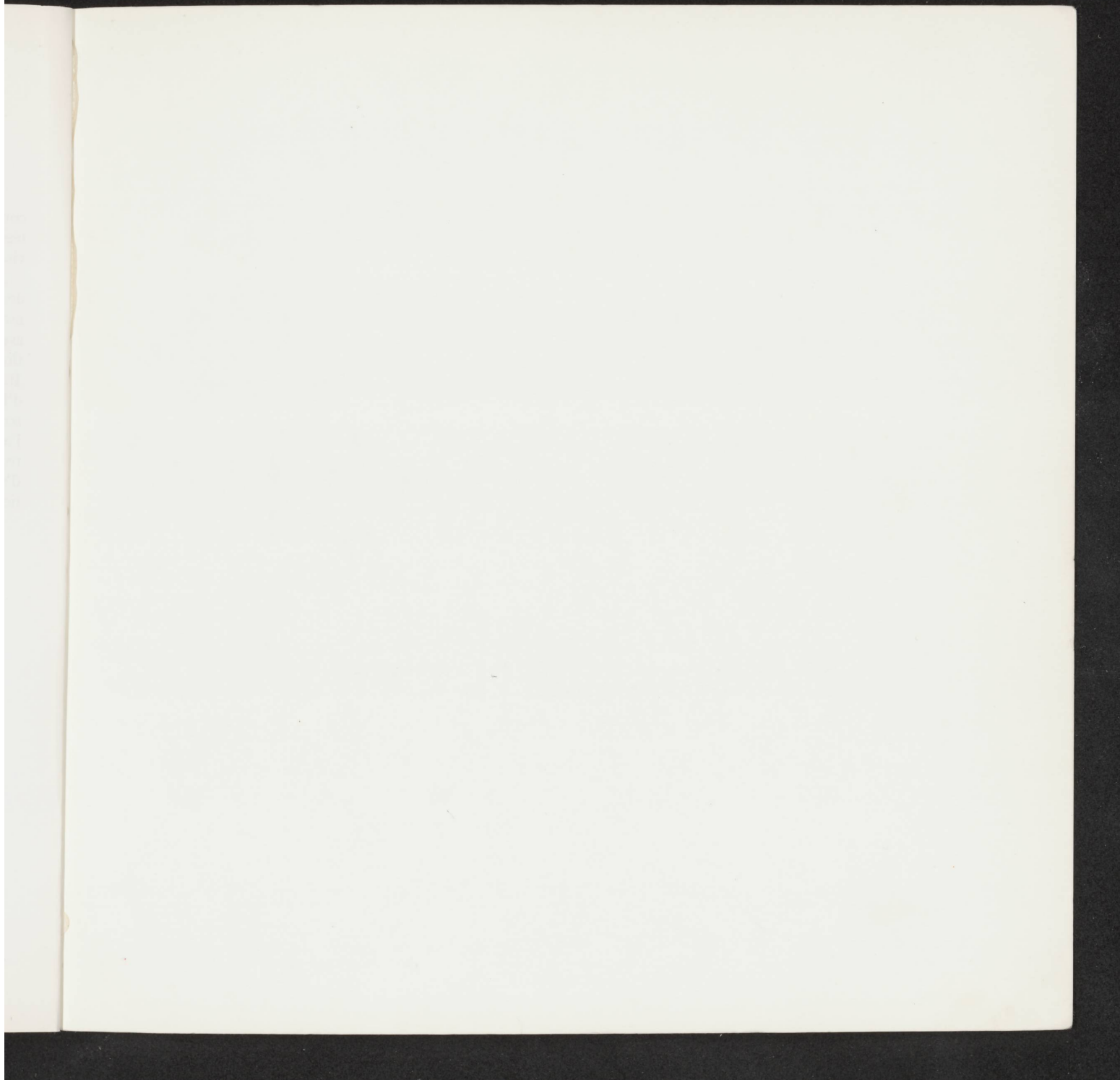
Je ne me souviens pas des chutes, mais des chevaux sans cavalier qui couraient avec le peloton et qui se sont présentés avec nous devant le jury pour recevoir les flots de ruban. Comme convenu, M. Trachsel, accompagné d'une demoiselle d'honneur en costume du pays, nous a remis nos enveloppes. Rentré à la maison j'ai caressé mon cheval, je l'ai essuyé ; il a reçu à boire, un bol d'avoine et le reste d'un gâteau oublié sur la table de la cuisine. J'étais seul. Albert, mes cousines et

leurs invités étaient restés sur le champ des courses. Pour m'occuper je suis allé sur la place de fête qui était juste devant notre ferme. J'étais riche en billets de carrousel et en argent de poche. J'ai payé des tours aux filles et à des copains. J'ai exercé mon adresse au tire-pipe ; j'ai acheté des nougats de Montélimar, de la bière et un cervelas. Le soir, vers neuf heures, le calme était revenu au village. A l'écurie les vaches attendaient Albert qui n'était pas encore rentré pour les traire. Quant aux veaux, ce soir-là, ils ont dû s'endormir le ventre creux, je n'avais pas de lait à leur donner.

Quelques jours après je rentrais à Delémont ; ce fut mes dernières longues vacances passées à Saignelégier. L'année suivante, en 1935, j'entrais au Collège ; je voulais devenir vétérinaire ; je suis devenu ingénieur. En dessus de mon bureau, j'ai gardé pendant plus de trente ans le tableau d'un cheval sauvage s'apprêtant à sauter ; tout un symbole. Merci les chevaux, vous êtes de redoutables éducateurs.

Pierre Froidevaux

Cette brochure a été achevée d'imprimer le quinze janvier mil neuf cent nonante-trois
sur les presses de l'Imprimerie Le Pays S.A., à Porrentruy (JU).



16, 1992